

IL Y A THÈSE ET THÈSE

Maniant les grandes idées, Amélie Nothomb fait joujou et Françoise Pirart force la réflexion

Voici donc l'opus trois de cette chère Amélie Nothomb. Comme elle n'a pas son pareil pour répandre autour d'elle une légende où elle se présente en graphomane impénitente qui thésaurise ses manuscrits et les distille au compte-gouttes, elle laisse presque entendre qu'elle aurait prélevé celui-ci dans une réserve tellement abondante qu'elle découragerait la sélection rigoureuse. Comme si ces « Combustibles » avaient été choisis au petit bonheur pour être hissés au rang de délégué de son auteur dans les librairies. Parce qu'il faut un Nothomb chaque année à la rentrée, c'est le rituel qu'elle s'est d'emblée imposé, en jeune professionnelle déjà disciplinée, qui a plus scrupuleusement assimilé les règles du marché que celles de l'écrivain.

À voir l'abondance de ses apparitions à l'écran, on a presque l'impression que l'ouvrage ne sert que de sésame pour les studios. Si l'on avait mis sur papier tout ce que la charmante Amélie a eu déjà l'occasion de débiter sur les ondes depuis que son petit dernier est aux devantures, on aurait la matière du prochain volume. Qui pourrait s'intituler « Hygiène de la styliste » ou « Le Sabotage prododique », ou encore « Les Lecteurs cibles », et ne déparerait pas par rapport aux précédents, puisqu'on sait que l'auteur a une particulière prédilection pour la forme dialoguée.

SHOW DE CHAISES

Ce n'est pourtant pas celle qui lui réussit le mieux. Lorsqu'elle narre ou décrit, elle parvient à une élégance et à une impertinence giralduciennes, dont elle a fait montre dans son très brillant « Sabotage amoureux ». Lorsqu'elle opte pour les échanges verbaux, elle tombe dans



Françoise Pirart et Amélie Nothomb. Photos Francis Jacoby et Adine Sagalyn.

tous les travers de la conversation de salon et des débats pour songe-creux. Amélie Nothomb est sans doute un écrivain post-moderne, en ce sens qu'elle produit des textes qui pourraient se confondre avec des shows de chaises, comme disent les Québécois pour désigner les bavardages télévisés, se rendant ainsi assimilable par les nouvelles grilles de normalisation culturelle.

Le drame, avec « Les Combustibles », c'est qu'elle recourt pour ce faire à l'esthétique du plus désuet des théâtres à thèse. Les trois personnages de l'indispensable triangle dramatique sont confrontés à une situation extrême : la survie dans une bibliothèque universitaire assiégée, au chauffage déficient. Seule issue : mettre les livres au feu. Le débat entre les protagonistes porte sur le choix des

ouvrages à livrer aux flammes. Ce pourrait être le thème d'une méditation à la Adorno sur la fin d'une civilisation (de la part d'un écrivain qui cite volontiers Wittgenstein ce n'était pas impensable), ça ne débouche que sur quelques boutades post-moliéresques sur les précieux d'aujourd'hui. Il va de soi qu'il ne s'agit aucunement d'un roman, mais d'une pièce en bonne et due forme, des plus conventionnelles dans sa facture, et qu'il aurait été d'une correction élémentaire d'en aviser le lecteur, alors que l'auteur s'ingénie à jeter un voile sophistique sur cette appartenance.

LA RIGUEUR ET L'URGENCE

Le propre des bateleurs, c'est qu'occupant l'avant de la scène, ils occultent les autres, qui mériteraient que l'on fasse davantage attention à eux. Ainsi, en cette rentrée, une autre jeune femme publie son troisième livre, et il est d'une autre qualité que ces assez indigents « Combustibles ». Il s'agit de Françoise Pirart qui, avec son « Décret du 2 mars », nous donne le plus ambitieux de ses romans. Après la fresque médiévale de « La Croix de Saint-Véran », exploration inventive du passé, après « Le rêve est une seconde vie », récit inscrit dans le présent le plus désolé, voici une incursion dans le futur des plus courageuses, qui au surplus s'attaque à une question centrale liée à no-

tre survie sur la planète : la surpopulation.

Ici aussi, un écrivain ose émettre une thèse, mais il le fait sans désinvolture, avec un souci de rigueur et un sentiment d'urgence qu'elle communique avec beaucoup d'émotion. Que se passerait-il si la science venait à découvrir le secret de l'immortalité ? La tentation ne serait-elle pas irrésistible de cliquer pas irrésistible de cliquer une fois pour toutes le nombre d'humains, de supprimer le droit de reproduction, bref d'abolir ce que la condition humaine a de pathétique et de précieux, comme le dit Borges dans une exergue que Pirart place à l'entrée de son livre, et insère dans le corps de son roman ? *Tout chez les mortels a la valeur de l'irrécupérable et de l'aléatoire*, disait l'auteur de « L'Alph », laissant entendre par là que si nous sommes hommes, c'est précisément parce que nous sommes passagers.

Le plus remarquable, dans ce livre qui relève de la tradition de la fable philosophique, c'est qu'il contient suffisamment d'action pour échapper aux travers de l'intellectualisme, et que Pirart parvient à nous faire accepter l'arbitraire de son argument par des touches très sensibles, à nous rendre attachante cette jeune Marie, mère de la petite Cécile, son amant américain et même le savant fou qui entraîne une humanité pacifiée au bord du désastre. Une imagination foisonnante est à l'œuvre ici, qui est consciente des enjeux de sa démarche, et s'efforce de captiver tout en forçant à réfléchir. Voici une romancière qui mûrit de texte en texte, que la foire aux vanités ne risque pas de corrompre, et dont on peut encore attendre beaucoup d'heureuses surprises.

JACQUES DE DECKER

Amélie Nothomb, « Les Combustibles », Albin Michel, 120 p.

Françoise Pirart, « Le Décret du 2 mars », Luce Wilquin, 256 p.